

* Commentaires du 29 décembre 2013 *

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de

Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

Sainte Famille – 29 décembre 2013 – Année C

» Lève-toi ! «



Cathédrale de Saint-Lazare, Autun

1. Les textes de ce dimanche

1. Si 3, 2-6.12-14
2. Ps 127, 1-2, 3, 4.5bc
3. Col 3, 12-21
4. Mt 2, 13-15, 19-23

PREMIÈRE LECTURE : Si 3, 2-6.12-14

Libre de Ben Sirac le Sage

3

- 02 Le Seigneur glorifie le père dans ses enfants,
il renforce l'autorité de la mère sur ses fils.
- 03 Celui qui honore son père obtient le pardon de ses fautes,
04 celui qui glorifie sa mère
est comme celui qui amasse un trésor.
- 05 Celui qui honore son père aura de la joie dans ses enfants,
au jour de sa prière il sera exaucé.
- 06 Celui qui glorifie son père verra de longs jours,
celui qui obéit au Seigneur donne du réconfort à sa mère.
- 12 Mon fils, soutiens ton père dans sa vieillesse,
ne le chagrine pas pendant sa vie.
- 13 Même si son esprit l'abandonne, sois indulgent,
ne le méprise pas, toi qui es en pleine force.
- 14 Car ta miséricorde envers ton père ne sera pas oubliée,
et elle relèvera ta maison
si elle est ruinée par le péché.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Si 3, 2-6.12-14

Ben Sirac dit encore bien d'autres choses sur le respect dû aux parents ; et s'il éprouve le besoin d'y insister, c'est parce qu'à son époque, l'autorité des parents n'était plus ce qu'elle avait été : les mœurs étaient en train de changer et Ben Sirac ressentait le besoin de redresser la barre. Nous sommes au deuxième siècle av.J.C. vers 180. Ben Sirac tient une école de Sagesse (on dirait « Philosophie » aujourd'hui) à Jérusalem ; on est sous la domination grecque : les souverains sont libéraux et les Juifs peuvent continuer à pratiquer intégralement leur Loi ; (la situation changera un peu plus tard avec Antiochus Épiphane) ; mais c'est cette tranquillité, justement, qui inquiète Ben Sirac, car, insidieusement, de nouvelles habitudes de penser se répandent : à côtoyer de trop près des païens, on risque de penser et de vivre bientôt comme eux. Et c'est bien ce qui pousse Ben Sirac à défendre les fondements de la religion juive, à commencer par la famille. Car si la structure familiale s'affaiblit, qui transmettra aux enfants la foi, les valeurs, et les pratiques du Judaïsme ?

Notre texte d'aujourd'hui est donc avant tout un plaidoyer pour la famille parce qu'elle est le premier sinon le seul lieu de transmission des valeurs.

C'est aussi un commentaire magnifique, une variation sur le quatrième commandement. Les plus âgés d'entre nous le connaissent sous la forme du catéchisme de leur enfance : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement ». Et le voici dans sa forme primitive au livre de l'Exode : « Honore ton père et ta mère afin que tes jours se prolongent sur la terre que te donne le Seigneur ton Dieu » (Ex 20, 12) ; et le livre du Deutéronome ajoutait « et afin que tu sois heureux » (Dt 5, 16).

Le texte que nous lisons aujourd'hui a donc été écrit vers 180 av.J.C. ; et puis, cinquante ans plus tard, le petit-fils de Ben Sirac a traduit l'œuvre de son grand-père et il a voulu préciser les choses : il a donc ajouté deux versets pour justifier ce respect dû aux parents : son argument est le suivant : nos parents nous ont donné la vie, ils sont donc les instruments de Dieu qui donne la vie : « De tout ton cœur glorifie ton père, et n'oublie pas les souffrances de ta mère. Souviens-toi que tu leur dois la naissance, comment leur rendras-tu ce qu'ils ont fait pour toi ? » (Si 7, 27-28).

Bien sûr, ce commandement rejoint le simple bon sens : on sait bien que la cellule familiale est la condition primordiale d'une société équilibrée. Actuellement, nous ne faisons que trop l'expérience des désastres psychologiques et sociaux entraînés par la brisure des familles. Mais, plus profondément, j'entends aussi là que notre rêve d'harmonie familiale fait partie du plan de Dieu.

Cette défense des valeurs familiales ne nous étonne donc pas : mais dans le texte de Ben Sirac on a un peu l'impression d'un calcul : « Celui qui honore son père obtient le pardon de ses fautes, celui qui glorifie sa mère est comme celui qui amasse un trésor. Celui qui honore son père aura de la joie dans ses enfants, au jour de sa prière il sera exaucé. Celui qui glorifie son père verra de longs jours... » Même chose pour le commandement : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement » ; comme si on nous disait « si tu te conduis bien, Dieu te le revaudra ».

Or, il n'est jamais question de calcul avec Dieu, puisqu'avec lui tout est grâce, c'est-à-dire gratuit ! Ce qu'on veut nous dire, c'est que chaque fois que Dieu nous donne un commandement, c'est pour notre bonheur.

Si vous en avez le courage, reportez-vous au livre du Deutéronome, en particulier au chapitre 6, celui dont est extraite la plus célèbre prière d'Israël, le « Shema Israël » (Écoute Israël) ; vous serez étonnés de l'insistance de ce texte pour nous dire que la loi est chemin de bonheur et de liberté. Voici quelques versets du Deutéronome : « Tu feras ce qui est droit et bien aux yeux du Seigneur, pour être heureux et entrer prendre possession du bon pays que le Seigneur a promis par serment à tes pères... » (Dt 6, 18).

Je reviens à Ben Sirac : encore une phrase un peu étonnante : « Celui qui honore son père obtient le pardon de ses fautes » : d'abord, je dirais qu'une telle phrase prouve que ce texte est récent ; on sait bien qu'il a fallu des siècles de pédagogie de Dieu, par la bouche de ses prophètes, pour que l'on découvre que le seul chemin de réconciliation avec Dieu n'est pas le sacrifice sanglant comme on le croyait primitivement ; le seul chemin de réconciliation avec Dieu, c'est la réconciliation avec le prochain. J'entends là comme un écho de la célèbre phrase du prophète Osée « C'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice » (Os 6, 6).

En quelque sorte, Ben Sirac nous dit : « Vous voulez être sûrs d'honorer Dieu ? C'est bien simple, honorez vos parents : être filial à leur égard, c'est être filial aussi à l'égard de Dieu. Vous savez que sur les dix commandements, deux seulement sont des ordres positifs : le commandement sur le sabbat et celui-ci sur le respect des parents. « Du jour du sabbat, tu feras un mémorial... », « Honore ton père et ta mère » ; tous les autres commandements sont négatifs, ils indiquent seulement des limites à ne pas dépasser : « Tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne commettras pas d'adultère »...

- Mais c'est bien un ordre positif qui résume tous les commandements : vous le trouvez dans l'Ancien Testament au Livre du Lévitique : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ; or, notre premier prochain, au vrai sens du terme, ce sont nos parents. En cette période de fêtes où des liens familiaux se resserrent ou se redécouvrent, ce texte de Ben Sirac est donc bien trouvé.

Complément

La lecture liturgique ne nous propose que les versets 2 à 6 et 12 à 14 du chapitre 3 du livre de Ben Sirac ; on peut se demander pourquoi elle supprime plusieurs versets au beau milieu du texte ? Les voici, ils ne font que donner plus de vigueur à l'ensemble : « (Celui qui obéit au Seigneur) sert ses parents comme des maîtres. En actes et en paroles, honore ton père, afin que sa bénédiction vienne sur toi ; car la bénédiction d'un père affermit la maison de ses enfants, mais la malédiction d'une mère en arrache les fondations*. Ne te glorifie pas du déshonneur de ton père ; ce n'est pas une gloire pour toi que le déshonneur de ton père ; car la gloire d'un homme vient de l'honneur de son père et c'est un opprobre pour ses enfants qu'une mère dans le déshonneur. »

N.B.* Je cite ici le verset 9 « la bénédiction d'un père affermit la maison de ses enfants, mais la malédiction d'une mère en arrache les fondations » d'après la version grecque en usage dans notre tradition chrétienne ; mais le texte primitif hébreu (de Ben Sirac lui-même) disait : la bénédiction d'un père enracine, mais la malédiction d'une mère arrache la plantation. » Voici la note de la TOB : « Le grec a transposé la métaphore agraire de l'hébreu, en une comparaison citadine, plus intelligible pour des lecteurs grecs. »
Bel exemple d'adaptation à un auditoire !

PSAUME : Ps 127, 1-2, 3, 4.5bc

R/ *Heureux les habitants de ta maison, Seigneur*

- 01 Heureux qui craint le Seigneur
et marche selon ses voies !
- 02 Tu te nourriras du travail de tes mains :
Heureux es-tu ! À toi, le bonheur !
- 03 Ta femme sera dans ta maison
comme une vigne généreuse,
et tes fils, autour de la table,
comme des plants d'olivier.

- 04 Voilà comment sera béni
l'homme qui craint le Seigneur.
05b Tu verras le bonheur de Jérusalem
05c tous les jours de ta vie

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 127, 1-2, 3, 4.5bc

Si vous avez la curiosité d'aller lire ce psaume dans votre Bible, vous verrez qu'on l'appelle « Cantique des montées » : ce qui veut dire qu'il a été composé pour être chanté pendant le pèlerinage, dans la montée vers Jérusalem. Vu son contenu, on peut penser qu'il était chanté à la fin du pèlerinage, sur les dernières marches du Temple. Dans la première partie, les prêtres, à l'entrée du Temple, accueillent les pèlerins et leur font une dernière catéchèse : « Heureux l'homme qui craint le Seigneur et marche selon ses voies ! Tu te nourriras du travail de tes mains : Heureux es-tu ! A toi le bonheur ! Ta femme sera dans ta maison comme une vigne généreuse, et tes fils autour de la table comme des plants d'olivier ». Une chorale ou bien l'ensemble des pèlerins répond : « Oui, voilà comment sera béni l'homme qui craint le Seigneur ».

- Alors les prêtres prononcent la formule liturgique de bénédiction : « De Sion, que le Seigneur te bénisse ! Tu verras le bonheur de Jérusalem tous les jours de ta vie, et tu verras les fils de tes fils ».

- Au passage, je remarque une formule qui pourrait en révolter plus d'un : « Tu te nourriras du travail de tes mains : Heureux es-tu ! À toi le bonheur ! » Il faut croire que les problèmes de chômage n'existaient pas !

- L'objet de la bénédiction peut nous sembler bien terre à terre ; mais pourtant l'insistance de toute la Bible sur le bonheur et la réussite devraient nous rassurer. Notre soif de bonheur bien humain, notre souhait de réussite familiale rejoignent le projet de Dieu sur nous... sinon, l'Eglise n'aurait pas fait du mariage un sacrement !!! Dieu nous a créés pour le bonheur et pour rien d'autre. REJOUISSONS-NOUS !

- Et le mot « HEUREUX » revient très souvent dans la Bible ; il revient si souvent, même, qu'on pourrait lui reprocher d'être bien loin de nos réalités concrètes ; ne risque-t-il pas de paraître ironique face à tant d'échecs humains et de malheurs dont nous voyons le spectacle tous les jours ? Vous avez remarqué sûrement combien ce psaume, lui aussi, multiplie les mots « heureux », « bonheur », « bénédiction » : « Heureux qui craint le Seigneur et marche selon ses voies !... Heureux es-tu ! A toi, le bonheur !... Voilà comment sera béni l'homme qui craint le Seigneur. Tu verras le bonheur de Jérusalem tous les jours de ta vie. »

- En réalité, le mot « heureux » ne prétend pas être un constat un peu facile, comme si, automatiquement, les hommes droits et justes étaient assurés d'être heureux... Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir des hommes faire du bien et ne récolter que du malheur. Il s'agit en réalité du seul bonheur qui compte, c'est-à-dire la proximité de Dieu.

- En fait, le mot « Heureux » a deux facettes ; il est à la fois un compliment et un encouragement ; André CHOURAQUI, dont la traduction était toujours très proche du texte hébreu, traduisait le mot « Heureux » par « En marche »... Sous-entendu « vous êtes sur la

bonne voie, bravo, et courage, continuez ! » La particularité du peuple d'Israël est d'avoir su très tôt que son Dieu l'accompagne dans son désir de bonheur et lui ouvre le chemin. Écoutez le prophète Jérémie : « Moi, je sais les projets que j'ai formés à votre sujet, dit le Seigneur, projets de prospérité et non de malheur : je vais vous donner un avenir et une espérance. » (Jr 29, 11).

- Et toute la Bible en est tellement convaincue qu'elle affirme qu'il faut avoir une langue de vipère pour mettre en doute les intentions de Dieu envers l'homme et la femme qu'il a créés pour leur bonheur. (C'est le sens du récit du Paradis terrestre). Saint Paul, qui était un expert de l'Ancien Testament, a résumé en quelques mots les intentions de Dieu : il les appelle « le dessein bienveillant de Dieu ».

- Il y a toujours donc deux aspects dans le mot biblique « Heureux » : c'est d'abord le projet, le dessein de Dieu, qui est le bonheur de l'homme, mais c'est aussi le choix de l'homme, en ce sens que le bonheur (le vrai bonheur qui est la proximité avec Dieu) est à construire : le chemin est tracé, il est tout droit : il suffit d'être fidèle à la loi qui se résume dans le commandement d'aimer Dieu et l'humanité ; Jésus a simplement suivi ce chemin-là. « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout » (Jn 13, 1). Et il invite ses disciples à le suivre, pour leur bonheur : « Heureux serez-vous si vous mettez mes paroles en pratique ».

- Mais là où notre texte se complique un peu, c'est avec la formule « Heureux l'homme qui craint le Seigneur » ; elle peut même sembler paradoxale : peut-on en même temps craindre et être heureux ? André CHOURAQUI, encore, traduisait ce verset de la manière suivante : « En marche, toi qui es tout frémissant de Dieu ». C'est le frémissement de l'émotion et non pas de la peur. Nous connaissons cela déjà, parfois, lorsque devant un grand bonheur, nous nous sentons tout petits.

- L'homme biblique a mis longtemps à découvrir que Dieu est amour ; mais dès lors qu'il a découvert un Dieu d'amour, il n'a plus peur. Le peuple d'Israël a eu ce privilège de découvrir à la fois la grandeur du Dieu qui nous dépasse infiniment ET la proximité, la tendresse de ce même Dieu. Du coup, la « crainte de Dieu », au sens biblique, n'est plus la peur de l'homme primitif (parce qu'on ne peut pas avoir peur de Celui qui est la Bonté en personne, si j'ose dire) ; la « crainte de Dieu » est alors l'attitude du petit enfant qui voit en son père à la fois la force et la tendresse. Le livre du Lévitique utilise d'ailleurs exactement le même mot hébreu pour dire « Chacun de vous doit craindre sa mère et son père » (Lv 19, 3), ce qui veut bien dire qu'à la fin de l'histoire biblique la « crainte » de Dieu est synonyme d'attitude filiale. Le petit enfant de Bethléem est venu nous en donner l'exemple.

- La foi, c'est d'abord la certitude fondamentale que Dieu veut le bonheur de l'homme et qu'il nous suffit donc de l'écouter, de le suivre avec confiance et simplicité. Le suivre signifiant être fidèle à la loi, tout simplement. La phrase « Heureux qui craint le Seigneur et marche selon ses voies ! » est en fait une répétition : pour l'homme biblique « craindre le Seigneur » et « marcher selon ses voies » sont synonymes.

- Quand tous les habitants de Jérusalem seront fidèles à ce programme, alors elle accomplira sa vocation d'être, comme son nom l'indique, la « ville de la paix ». C'est pourquoi notre psaume anticipe un peu et affirme : « Tu verras le bonheur de Jérusalem tous les jours de ta vie.

Lettre de saint Paul Apôtre aux Colossiens

3

- 12 Frères, puisque vous avez été choisis par Dieu, que vous êtes ses fidèles et ses bien-aimés, revêtez votre cœur de tendresse et de bonté, d'humilité, de douceur, et de patience.
- 13 Supportez-vous mutuellement, et pardonnez si vous avez des reproches à vous faire. Agissez comme le Seigneur : il vous a pardonné, faites de même.
- 14 Par-dessus tout cela, qu'il y ait l'amour : c'est lui qui fait l'unité dans la perfection.
- 15 Et que, dans vos cœurs, règne la paix du Christ à laquelle vous avez été appelés pour former en lui un seul corps.
Vivez dans l'action de grâce.
- 16 Que la parole du Christ habite en vous dans toute sa richesse ; instruisez-vous et reprenez-vous les uns les autres avec une vraie sagesse ; par des psaumes, des hymnes et de libres louanges, chantez à Dieu, dans vos cœurs, votre reconnaissance.
- 17 Et tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus Christ, en offrant par lui votre action de grâce à Dieu le Père.
- 18 Vous les femmes, soyez soumises à votre mari ; dans le Seigneur, c'est ce qui convient.
- 19 Et vous les hommes, aimez votre femme, ne soyez pas désagréables avec elle.
- 20 Vous les enfants, en toutes choses écoutez vos parents ; dans le Seigneur, c'est cela qui est beau.
- 21 Et vous les parents, n'exaspérez pas vos enfants ; vous risqueriez de les décourager.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : Col 3, 12-21

- La liturgie d'aujourd'hui nous invite à contempler la Sainte Famille. Au cœur de la fête, une famille toute simple : Joseph, Marie et Jésus. C'est la famille terrestre de Dieu : c'est pour cela, d'ailleurs, qu'on l'appelle la « sainte » famille, car le mot « saint » désigne précisément Dieu et lui seul.

- Ceci dit, ne nous y trompons pas, cette famille « sainte » n'a pas vécu dans les nuages : tout ce que les évangélistes nous disent de l'enfance de Jésus n'a rien d'un conte de fées ! Joseph perturbé devant la grossesse miraculeuse de Marie, les misérables conditions de la naissance de l'enfant, l'exil forcé en Égypte, et, quelques années plus tard, le fameux pèlerinage à Jérusalem où l'enfant est perdu et retrouvé... et l'évangile nous dit clairement que ses parents n'y comprenaient rien. Tout cela pour dire que cette « sainte famille » a été une vraie famille, avec des problèmes comme tout le monde en connaît.

- Voilà qui nous rassure ! Et si, dans sa lettre aux Chrétiens de Colosses, Saint Paul fait des recommandations de patience et de pardon... c'est bien qu'il en faut ! Nous en savons quelque chose...

- La ville de Colosses est en Turquie, à 200 km à l'est d'Éphèse ; Paul n'y est jamais allé : c'est un de ses disciples, Épaphras, un Colossien, qui s'est lui-même, d'abord, converti au Christianisme, et qui, ensuite, a fondé une communauté chrétienne dans sa ville.

- On ne sait pas très bien ce qui a décidé Paul à écrire à ces Chrétiens. D'après le contenu de la lettre, on sait seulement que Paul est en prison et qu'il a reçu des nouvelles un peu inquiétantes : la foi chrétienne est en danger. Le ton de sa lettre est mélangé : tantôt c'est l'éblouissement de Paul lui-même, devant le projet de Dieu : c'est le théologien émerveillé, le mystique, le converti du chemin de Damas qui parle ! Tantôt ce sont des mises en garde très fermes pour dire à ces Chrétiens : « N'écoutez pas n'importe qui, ne vous laissez pas détourner de la vraie foi »... et il n'y va pas de main morte ! Par exemple, il leur dit : « Veillez à ce que personne ne vous prenne au piège de la Philosophie, cette creuse duperie... »

- Donc le ton de la lettre, le style est changeant. Mais, dans le fond, son message est toujours le même : pour lui, le centre du monde et de l'histoire, c'est Jésus-Christ ; et quand il parle aux Chrétiens de leur vie concrète, il les invite d'abord à contempler Jésus-Christ.

« Revêtez vos cœurs de tendresse et de bonté, agissez comme le Seigneur, que la paix soit dans vos cœurs, vivez dans l'action de grâce, faites tout au nom du Seigneur Jésus... » Voilà la clé du comportement nouveau des baptisés : tout faire au nom du Seigneur Jésus puisqu'ils sont le Corps du Christ.

Vous savez que, dans la lettre aux Corinthiens, Paul parlait déjà de la communauté chrétienne comme d'un corps composé de plusieurs membres. Dans cette lettre aux Colossiens (notre lecture d'aujourd'hui), il pousse plus loin la comparaison : le Christ est la tête et nous sommes son Corps qui se construit progressivement jusqu'à la fin des temps. C'est pour cela qu'il dit « Supportez-vous les uns les autres » dans le sens où les divers éléments d'une construction s'étaient mutuellement et soutiennent l'ensemble.

Dernière remarque : il arrive que certaines femmes en entendant ce texte réagissent à la phrase « Vous les femmes, soyez soumises à votre mari ; dans le Seigneur, c'est ce qui convient. » Mais je crois que nous aurions tort de nous en agacer : et ceci pour deux raisons.

Premièrement, c'était probablement une phrase habituelle à l'époque puisqu'on la trouve aussi dans la première lettre de saint Pierre (et lui, on ne l'a jamais accusé de misogynie !)

Deuxièmement, la soumission au sens biblique n'a rien à voir avec de l'esclavage ! Dans une société fondée sur la responsabilité du père de famille, ce qui était le cas au temps de Paul, c'est lui (le père de famille) qui, de droit et de fait a le dernier mot ; Paul commence donc par dire la phrase que tout le monde attend : « femmes soyez soumises à vos maris » mais il continue par une phrase extrêmement exigeante adressée aux hommes, et celle-là, on ne l'attendait pas ! « Et vous les hommes, aimez votre femme, ne soyez pas désagréables avec elle. »

Pour lui, il va de soi que le père de famille chrétien est, dans toutes ses paroles, inspiré uniquement par l'amour et le souci des siens ; du coup la femme n'a aucune raison de se rebiffer devant des paroles qui ne sont que tendresse et respect ; on retrouve là le thème

biblique habituel de l'obéissance : le croyant n'a aucun mal à mettre son oreille sous la parole de Dieu (c'est le sens du verbe « obéir-obaudire ») parce qu'il sait que Dieu est Amour.

ÉVANGILE : Mt 2, 13-15, 19-23

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu

2

- 13 Après le départ des mages, l'ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph et lui dit : « Lève-toi ; prends l'enfant et sa mère, et fuis en Égypte. Reste là-bas jusqu'à ce que je t'avertisse, car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire périr. »
- 14 Joseph se leva ; dans la nuit, il prit l'enfant et sa mère, et se retira en Égypte,
- 15 où il resta jusqu'à la mort d'Hérode. Ainsi s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par le prophète : *D'Égypte, j'ai appelé mon fils.*
- 19 Après la mort d'Hérode, l'ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph en Égypte
- 20 et lui dit : « Lève-toi ; prends l'enfant et sa mère, et reviens au pays d'Israël, car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. »
- 21 Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère, et rentra au pays d'Israël.
- 22 Mais, apprenant qu'Arkélaüs régnait sur la Judée à la place de son père Hérode, il eut peur de s'y rendre. Averti en songe, il se retira dans la région de Galilée
- 23 et vint habiter dans une ville appelée Nazareth. Ainsi s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par les prophètes : *Il sera appelé Nazaréen.*

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mt 2, 13-15, 19-23

- L'aventure de la « Sainte Famille » en Égypte fait spontanément penser à une autre aventure d'une autre famille, douze siècles auparavant sur cette même terre d'Égypte. Le peuple d'Israël y était en esclavage. Le Pharaon avait ordonné de tuer tous les garçons à la naissance. Un seul avait échappé, celui que sa mère avait déposé sur le Nil dans une corbeille bien calfeutrée : Moïse. Cet enfant, sauvé de la cruauté du tyran allait devenir le libérateur de son peuple... Et voilà que l'histoire se renouvelle : Jésus a échappé au massacre... Il va devenir le sauveur de l'humanité. Matthieu nous invite certainement à faire le rapprochement : à nous de découvrir que Jésus est le nouveau Moïse ; ce qui veut dire que l'une des promesses de l'Ancien Testament est accomplie ; car Dieu avait dit à Moïse : « C'est un prophète comme toi que je leur susciterai du milieu de leurs frères ; je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. » (Dt 18, 18).

- Deuxième signe de l'accomplissement des Écritures d'après Matthieu : la phrase « D'Égypte, j'ai appelé mon fils ». C'est une citation du prophète Osée ; elle signifiait la très grande tendresse de Dieu qui agissait envers Israël comme un père : voici la phrase d'Osée : « Quand Israël était jeune, je l'ai aimé, et d'Égypte j'ai appelé mon fils ». (Os 11, 1). Le prophète parlait bien du peuple d'Israël tout entier ; mais saint Matthieu, lui, l'applique à Jésus seul... Comme si Jésus représentait en quelque sorte le peuple élu tout entier. C'est peut-être une manière de nous dire : « Jésus est le Nouvel Israël. C'est lui qui accomplit l'Alliance que Dieu avait proposée à son peuple ». Le titre de « fils de Dieu » était également appliqué à chaque roi le jour de son sacre et était devenu peu à peu un des titres du Messie ; en l'appliquant à Jésus, Matthieu nous signale certainement Jésus comme le Messie.

Enfin, les contemporains de Jésus ne pouvaient pas imaginer que le Dieu unique ait un fils, mais quand l'écrivain Matthieu rédige son évangile, longtemps après la Résurrection de Jésus et la venue de l'Esprit Saint sur les croyants, ceux-ci ont découvert que ce titre de Fils de Dieu appliqué à Jésus voulait dire encore beaucoup plus : il est vraiment Fils de Dieu, et Dieu lui-même, au sens de notre credo actuel : « il est Dieu, né de Dieu, engendré non pas créé, de même nature que le Père et par lui tout a été fait ».

- Troisième signe de l'accomplissement des Écritures d'après Matthieu : « Ainsi s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par les prophètes : il sera appelé Nazaréen. » Le petit problème pour nous c'est que jamais dans les Écritures il n'est dit que le Messie sortira de Nazareth ! Et d'ailleurs le nom même de Nazareth n'est jamais cité dans l'Ancien Testament, ce qui veut dire tout simplement qu'il ne s'était jamais passé quoi que ce soit d'important dans ce village avant le temps de Jésus. Est-ce cela justement qui intéresse Matthieu ? Une fois de plus Dieu a surpris les hommes, il a choisi ce qui apparaissait insignifiant. D'autre part, il ne faut pas l'oublier, l'oreille juive de Matthieu est très sensible aux assonances : or le mot « Nazareth » est très proche du mot hébreu « Netser » qui signifie « rejeton » et qu'on appliquait au Messie, rejeton attendu sur la souche de David. C'est très proche aussi du mot « nazir », ces juifs très pieux qui se consacraient à Dieu et prononçaient des vœux. L'homme de Nazareth méritait bien au moins ce titre-là. Enfin, le mot Nazareth peut être rapproché d'un verbe (natsar) qui signifie « garder » : Jésus comme Marie méritent bien le nom de « gardiens » (de l'Alliance). Quand Matthieu écrit la dernière rédaction de son évangile, les Chrétiens sont traités du terme de Nazaréens qui n'a rien de flatteur dans la bouche de leurs adversaires (on en a la preuve dans le livre des Actes des Apôtres) ; l'évangéliste trouve certainement bon de leur rappeler que leur maître portait le même titre qu'eux et que ce titre méconnu était en réalité magnifique.

- C'est donc peut-être un message d'encouragement et de réconfort que Matthieu leur adresse, du genre : « Jésus, lui aussi, était traité avec mépris, comme vous, et c'était pourtant bien lui le Fils de Dieu ».

- Voici donc déjà dans notre texte d'aujourd'hui trois titres de Jésus : « Nazaréen », « nouvel Israël », « nouveau Moïse ». Maintenant, pour comprendre la portée du message de Matthieu, il faut regarder la composition de ce passage : vous l'avez remarqué, on pourrait dire qu'il y a deux actes dans ce récit. Premier acte : ce qu'on a appelé « la fuite en Égypte » ; deuxième acte : le retour d'Égypte. Et, curieusement, ces deux actes sont construits exactement de la même façon.

- L'auteur rappelle d'abord le contexte historique. Dans un cas, c'est « Après le départ des Mages », dans l'autre « Après la mort d'Hérode » ; puis, chaque fois, une apparition : l'ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph la nuit, et lui donne un ordre : la fuite, puis le retour. Joseph se lève et obéit. Et, dans les deux cas, l'auteur conclut : « Ainsi s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par le prophète » (ou « par les prophètes »). Cette construction en parallèle montre bien qu'il faut aussi mettre ces deux citations en parallèle. « D'Égypte, j'ai appelé mon fils » ... « Il sera appelé Nazaréen ».

- Ce rapprochement entre le titre peu flatteur de « Nazaréen » et le titre de « Fils de Dieu » est donc certainement voulu par Matthieu. Manière de nous dire : « Préparez-vous, ce Messie ne se présente pas comme on l'attendait ».

- Du coup on comprend mieux pourquoi on lit ce texte pour la fête de la Sainte Famille : Jésus est Fils de Dieu et pourtant il sort de ce pays perdu de Nazareth. On ne peut pas

trouver de paradoxe plus étonnant... Mais c'est bien le nôtre : chacun d'entre nous, chacune de nos familles vit une histoire divine dans la réalité la plus banale de son histoire humaine.

